

ANCELOVICI, Marcos et Francis DUPUIS-DÉRI. *L'archipel identitaire*. Montréal, Boréal, 1997, 215 p.

Martin Paquet

Volume 29, numéro 3, 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/703927ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/703927ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Paquet, M. (1998). Compte rendu de [ANCELOVICI, Marcos et Francis DUPUIS-DÉRI. *L'archipel identitaire*. Montréal, Boréal, 1997, 215 p.] *Études internationales*, 29(3), 727–730. <https://doi.org/10.7202/703927ar>

## 2. COMPTES RENDUS

### THÉORIES, IDÉOLOGIES ET PROBLÈMES INTERNATIONAUX

#### L'archipel identitaire.

ANCELOVICI, Marcos et Francis DUPUIS-DÉRI. Montréal, Boréal, 1997, 215 p.

Dans un monde où la cohésion de l'espace identitaire étatique et national s'effrite sous l'expression des multiples appartenances, la crise des identités devient un poncif. Dépassant les *topoi* habituels, à la manière libre de l'essai, Marcos Ancelovici et Francis Dupuis-Déri présentent avec *L'archipel identitaire* « des pistes de réflexion critique » (p. 17) autour de la notion d'identité culturelle. Cette dernière se conçoit comme « une construction symbolique qui trouve en partie ses racines dans la façon dont nous est conté ce que nous n'avons pas vécu directement », à travers la médiation de la mémoire (p. 16). Elle s'apparente ainsi à l'identité narrative avancée par Paul Ricoeur (*Temps et récit*, t. 3 ; *Soi-même comme un autre*) ou, sous des dimensions plus profanes et plus spécifiques, aux conceptions de la nation comme communauté imaginée selon Benedict Anderson (*Imagined Communities*, référé par les auteurs à la p. 17) ou comme narration selon Edward W. Saïd (*Culture and Imperialism*).

« *No man is an island* », observait John Donne dans ses *Devotions upon Emergent Occasions*. Pour Ancelovici et Dupuis-Déri, l'humanité est au contraire, elle, un archipel sur lequel « des individus partagent une même identité » et élaborent « des projets spécifiques et parfois opposés à ceux de

leurs voisins » (p. 15). La figure de style symbolise bien les difficultés d'appréhender le concept multiforme d'identité culturelle. Si elle rend justice à la diversité des identités et à l'errance entre les références d'appartenance, elle cristallise néanmoins la permanence et évacue la fluidité dialogique de la construction identitaire, ces identités *idem* et *ipse* analysées par Ricoeur, dont Jean Larose esquisse implicitement la thèse en soulignant la problématique de l'identité en politique (pp. 71-72).

Ancelovici et Dupuis-Déri optent pour le format de l'entretien avec les cartographes de l'identité, soit les philosophes, historiens ou politologues qui en dégagent les tenants plus théoriques, et avec les voyageurs, écrivains ou poètes qui explorent dans l'imaginaire les îles de l'archipel. Heureuse initiative puisqu'elle reflète en sa forme la construction narrative et dialogique de l'identité. De leurs conversations avec les cartographes Charles Taylor, Alain Finkielkraut, Liah Greenfeld, Jean Larose, Philip Resnick et Georges E. Sioui, ainsi que les voyageurs Lise Bissonnette, David Homel, Neil Bissoondath, Amin Maalouf et Marek Halter, cinq thèmes généraux se dégagent, ceux de la fédération multinationale, du nationalisme, de la langue, de l'art et de la religion, en particulier le judaïsme. En épilogue, Ancelovici et Dupuis-Déri présentent leurs réflexions tirées de leurs pérégrinations dans l'identitaire.

Les transformations contemporaines des États-nations illustrent bien la remise en question du rapport à l'Espace dans la reconfiguration identitaire. Néanmoins, le rapport au

Temps, un Temps pluriel, permet de dégager la complexité de l'archipel identitaire. Là, l'identité s'arrime à l'Histoire. Une Histoire méfiante devant les effets idéologiques d'une certaine téléologie des idéaux de la Démocratie et du Marché, prévient Alain Finkielkraut (p. 44). Une Histoire non historiciste et linéaire, renchérit Georges E. Sioui dans son apologie de la circularité du monde (p. 103). Une Histoire poursuivant le noble rêve de l'objectivité, dont on aurait évacué les lectures idéologiques du passé à l'aune du présent, tel que le plaide Neil Bissoondath (pp. 158-159). Une Histoire qui s'interroge sur les tendances à la commercialisation de la mémoire, suggère Marek Halter (p. 198). Ainsi, à la lumière d'une contextualisation historique comparative, Finkielkraut (pp. 44-45) et Amin Maalouf (pp. 176-177) peuvent fort bien récuser le simplisme déterministe des explications néo-spengleriennes du *Clash of Civilizations* de Samuel Huntington.

Les différents intervenants font également une lecture centrifuge des identités où un diagnostic domine, celui de la fragmentation. Sur un plan plus personnel, un symptôme serait celui de l'expression de l'individualisme et du refus de l'essentialisme, symptôme relevé par Lise Bissonnette (pp. 124 et 126) et Neil Bissoondath (pp. 154-155 et 165). Maladroites dans leurs tentatives d'analyser les dynamiques des formes identitaires collectives, les typologies souvent figées issues de la sociologie historique accentuent cette impression exagérée d'éclatement des identités. Nonobstant sa richesse heuristique, la modélisation des nations selon Liah Greenfeld (pp. 55-67) ressortit à ce

travers classificateur. Leurs essais de prospectives se veulent parfois optimistes, à l'instar du Canada de Philip Resnick, où le groupe majoritaire devrait distinguer la citoyenneté de la nation, et accepter ainsi de restructurer son pays en lui reconnaissant un caractère multinational (p. 87).

Ancelovici et Dupuis-Déri soulignent avec raison les avatars de la confusion entre culture et politique (pp. 212-213). Cette confusion prend racine dans la catégorisation analytique de la culture, jugée distincte des autres catégories du politique, du social et de l'économique, telle qu'exprimée dans l'argumentation d'un Charles Taylor par exemple (p. 25). Est-ce un ensemble de pratiques et d'expressions subjectives, souvent essentialistes et irrationnelles, s'opposant à des sphères d'activités structurées et objectivisées, où se meuvent des agents individuels et rationnels? En pratiquant l'atomisation conceptuelle, une pareille catégorisation, typique de cette pensée libérale comme art de la séparation (Michael Walzer, « Liberalism and the Art of Separation », *Political Theory*, 12, 3 (1984)) empêche de comprendre pleinement les phénomènes de configuration identitaire, et tout particulièrement ceux qui échappent aux modèles normatifs occidentaux. Ainsi, malgré leur réelle empathie, les intervieweurs ne peuvent qu'avouer leur inconfort (pp. 209-210) devant les thèses holistes de Georges E. Sioui (pp. 99-111), qu'ils vont affilier à tort à l'anthropologie climatique de Montesquieu (p. 99). Il en va de même de l'angoisse d'Ancelovici devant l'affirmation de l'identité plurielle d'Amin Maalouf (p. 181), assimilée à un pro-

cessus douloureux (p. 200). Doit-on plutôt, dans une perspective anthropologique, définir plus globalement la culture, ou la civilisation dirait Michel Tournier (p. 210), comme l'ensemble des modalités d'interprétation, d'appréhension et de construction du monde environnant, incluant celle du politique comme gestion des divisions du social et de détermination d'un avenir commun? Cette dernière dimension rendrait caduque l'opposition stérile, conçue aux seules fins de la polémique, entre une caricature de la culture ramenée à des résidus idéologiques subjectifs et un politique émasculé par le double couperet de l'objectivisation et de la rationalité instrumentale. En situant la *polis* comme lieu donné sur la carte de la culture, il serait possible de mieux saisir les crises de légitimisation, les dysfonctionnements politiques ainsi que les conflits entre les appareils étatiques, furent-ils fédératifs et multiculturels, et les groupes revendiquant des droits collectifs au nom de traits culturels spécifiques.

Cette perspective anthropologique obligerait surtout à des analyses historiques plus impartiales et moins empreintes de jugements de valeur ethnocentriques. En dépit de ses analyses pertinentes sur la complexité identitaire, Charles Taylor livre ici une entrevue fort décevante. Au lieu d'une réflexion visant une meilleure compréhension de la dialectique de l'identité culturelle et de sa construction dialogique, perçoit plutôt la rationalisation de ses inquiétudes nationalistes post-référendaires. En témoigne sa préférence pour l'identité citoyenne au détriment de la culturelle, cette dernière constituant à

ses yeux « une menace très sérieuse » pour les pays démocratiques (p. 25). Principe qui animerait « la construction de la Communauté européenne » (p. 29), sa valorisation du projet fédératif néglige les profondes dissensions sur la notion de fédéralisme en Europe, eu égard à l'idéal républicain, à la subsidiarité et au déficit démocratique. La plus grossière assertion veut que « les mœurs démocratiques se sont développées et solidement implantées » après les années 1930 au Québec, puisque « la démocratie n'allait pas vraiment de soi, du moins parmi les élites » au cours de la Dépression (p. 28). Comme si, en niant l'existence préalable de pratiques informelles non institutionnalisées, la démocratie se limiterait uniquement à l'institution du régime parlementaire, et que la contestation de ce régime, très active partout en Occident et au Canada au cours de cette période, impliquerait l'abandon généralisé des mœurs démocratiques! Si des membres des élites, à l'exemple du cardinal Rodrigue Villeneuve ou de Maurice Duplessis « étaient fascinés par Mussolini et Franco » (p. 28), de bons Canadiens tels que William Lyon Mackenzie King et Vincent Massey admiraient Adolph Hitler et empêchaient les réfugiés juifs fuyant l'Allemagne nazie d'entrer au Canada. Ainsi, toute cause, aussi bonne soit-elle, ne saurait se valoir grâce à une argumentation partielle et partielle, dont celle de Taylor en fournit malheureusement un exemple.

« Ainsi, lecteur, je suis moyennesmes la matière de mon livre », prévenait Michel de Montaigne à l'entête de ses *Essais*. L'avertissement du philosophe trouve un écho dans les pro-

pos de Marek Halter, lorsqu'il note la fidélité du peuple juif au Livre, à la Torah (p. 191). Il exprime aussi toute la dynamique complexe de l'identité, celle du projet d'écriture par laquelle l'être humain se narre et celle des caractères imprimés assurant sa permanence. En ce sens, le livre d'Ancelevici et de Dupuis-Déri, grâce à sa démarche de questionnement, devient une invitation exigeante à l'exploration enrichissante de l'archipel identitaire plutôt qu'un point d'arrêt définitif. Tel est son grand mérite.

Martin PAQUET

Département d'histoire et de géographie  
Université de Moncton  
Moncton, Nouveau-Brunswick

**Relations internationales  
contemporaines : Un monde  
en perte de repères.**

CHAGNOLLAUD, Jean-Paul. Paris,  
L'Harmattan, 1997, 243 p.

Dans le monde de l'après-guerre froide, l'identification de l'individu à l'espace territorial s'est transformée d'un lien sacro-saint au cadre national à une structuration plus éparpillée des appartenances individuelles allant de l'ouverture vers un espace mondial à la quête du particulier. Une multitude d'ouvrages et d'essais de tout genre tentent de nous guider dans ce monde en profonde recomposition. Le livre de Jean Paul Chagnollaud intitulé *Relations internationales contemporaines : Un monde en perte de repères* s'inscrit dans cette voie. Parmi tant d'autres, ce texte, bien rédigé et stimulant, se distingue par une lecture à la fois historique et contemporaine des relations internationales. Dans ce sens, le texte répond à un objectif

plus académique qu'à l'essai d'interprétation de type chronologique et souvent sensationnel des bouleversements de la scène internationale. Par conséquent, cet ouvrage s'adresse à un public universitaire et peut faire l'objet d'un bon manuel de cours.

La thèse de l'auteur est simple : la fin de l'orientation majeure du xx<sup>e</sup> siècle, soit la confrontation idéologique et militaire entre l'Ouest et l'Est laisse la place à un monde de ruptures économiques, stratégiques et technologiques dont l'effet principal est de modifier le comportement des acteurs. En fait, l'aspect le plus stimulant de l'ouvrage est de tenir compte du principe de la déterritorialisation accélérée de l'espace étatique à l'œuvre un peu partout. L'acteur privilégié des relations internationales, l'État, est donc concurrencé par des nouveaux acteurs légitimes (les ONG, les multinationales) et illégitimes (les mafias, le terrorisme) qui fonctionnent sans passer nécessairement par le cadre étroit de la souveraineté. À noter que l'auteur s'aventure timidement dans l'étude des formes illégitimes, selon nous déterminantes afin de saisir les nouveaux rapports de force sur la scène internationale.

L'ouvrage se divise en trois parties. La première partie aborde le thème des mutations, se limitant à deux aspects : la mondialisation de l'activité économique par le poids accru des multinationales et la fragmentation du Sud ou la disparition d'un tiers-monde institutionnalisé. Plus importante encore, la fragmentation du Sud dévoile un monde de plus en plus marginalisé, bien loin des étapes historiques des années cinquante : Bundung, le mouvements des non-